

Vos livres, vos journaux leur montrent les maris
Comme le vrai croyant rêve au ciel des houris . . .
" C'est pour eux qu'il leur faut travailler et s'instruire,
" Corriger leurs défauts, près deux ils pourraient nuire,
" Cultiver leurs talents, leurs penchans vertueux,
" S'orner l'esprit, le cœur, pour eux, toujours pour eux."
Dans tous ces beaux avis si remplis d'exigence,
Leur esprit ingénu va puiser l'espérance
De trouver des époux non moins qu'elles parfaits ;
Cet espoir est déçu . . . leurs plaintes, leurs regrets,
Et les discussions qui troublent leur ménage,
Vous le voyez, messieurs, sont encor votre ouvrage.
Comme le règne éteint du pouvoir absolu
Si le nôtre est passé, vous l'avez bien voulu ;
Vous seuls l'avez détruit : rendez-lui ses prestiges,
Vous nous verrez bientôt opérer des prodiges.
Et d'abord, dans nos rangs, des arrêts rigoureux
Détruiront des abus les effets malheureux :
La lionne aujourd'hui fumant la cigarette,
Sablant champagne et punch, soignera sa toilette ;
Mais, auprès des dandys pour trouver des succès,
N'ira plus se livrer à ces tristes excès ;
Eux-mêmes, ramenés par ce touchant exemple,
Avec notre secours purifieront le temple ;
Alors facilement nous pourrons réformer
Les étranges plaisirs importés d'outre-mer :
Fermer du Jokeys-Club la noble tabagie,
Des prouesses du turf arrêter la manie,
Et, fuyant du tabac la suffocante odeur,
A nos portes enfin consigner le fumeur.
L'âge d'or renaîtra ; partout la convenance
Imposera sa loi pour chasser la licence ;
Le ton de nos sujets, soumis et circonspect,
Témoignera pour nous de leur profond respect,
Et l'amour et l'hymen, tout joyeux de s'entendre,
Nous feront voyager sur le fleuve de Tendre.
Ce beau rêve un instant ne peut nous abuser :
Nous n'avons nul moyen de le réaliser :
Vouloir changer les mœurs, lutter contre l'usage,
Dans les eaux du torrent c'est chercher le naufrage ;
Ainsi nous subirons, messieurs, quoique à regret,
Le sort non mérité que vous nous avez fait.
Afin d'envisager avec philosophie
La perte de l'amour qui fuit et nous défie,

Nous dirons sagement : Amour et pauvreté
Jamais près du bonheur n'ont long-temps habité :
Bientôt en désaccord, la pauvreté l'emporte,
Et jette le bonheur et l'amour à la porte
Au sein de l'opulence, enfant capricieux,
Il ne laisse qu'un jour son prisme sous nos yeux ;
Dans l'objet adoré dont il faisait un ange,
Dès qu'il nous l'a repris à nos regard tout change ;
L'amer dégoût succède à son enivrement,
Et nous force à gémir sur notre aveuglement.
Ainsi, pour satisfaire au besoin de notre âme,
Au désir de bonheur qui l'anime et l'enflamme,
Cherchons des biens plus sûrs qui parent l'avenir :
Chacun veut aujourd'hui s'élever, parvenir ;
C'est une passion, c'est une frénésie ;
Livrons-nous sans fureur à cette fantaisie.
Non sans doute pour nous, mais bien pour nos enfans.
Autrefois nous étions ce qu'étaient nos parens ;
Il n'en est plus ainsi, cela même nous choque,
Tant on s'identifie aux mœurs de son époque.
Nos maris sont rentiers, médecins, avocats ;
Leurs fils, à tout le moins, deviendront magistrats,
Et leurs petits-enfans, dans leur gentilhommière,
S'efforçant d'oublier leur race roturière,
Riches d'un *de*, d'un titre et de frais parchemins,
Pourront prendre les airs de seigneurs châtelains.
Formons ces nobles vœux ; marchant dans la carrière,
Ne reportons jamais nos regards en arrière ;
Avec reconnaissance acceptons les bienfaits
Que doit nous apporter un siècle de progrès
Pour prouver d'Azaïs le consolant système ;
Et chaque jour enfin méditons sur ce thème :
" Le bonheur est partout où nous voulons le voir,
" Mais nulle part plus vrai que dans notre devoir."
Ainsi, la fleur des champs, la beauté dédaignée,
A son modeste sort soumise et résignée.
En pourra savourer l'ineffable douceur ;
Pour elle il est placé dans le calme du cœur,
Baume dont le parfum se répand sur sa vie,
Que le vice orgueilleux secrètement envie :
Et pour gage second de sa félicité.
La beauté pauvre encor garde sa liberté.

MADAME VIRGINIE LETAILLANDIER.

